

Qui a tué Saint-Denys-Garneau?

Yvon Rivard

Volume 24, Number 1 (139), January–February 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29991ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rivard, Y. (1982). Qui a tué Saint-Denys-Garneau? *Liberté*, 24(1), 73–85.

Qui a tué Saint-Denys-Garneau?

YVON RIVARD

Jean Lemoyne, dans un texte désormais célèbre sur Saint-Denys-Garneau, écrit ceci: «Je ne peux pas parler de Saint-Denys-Garneau sans colère. Car on l'a tué. Sa mort a été un assassinat longuement préparé — je ne dis pas prémédité, parce que nous ne saurions faire l'honneur de la conscience à ceux qui l'ont empêché de vivre.» Et l'auteur de fonder son accusation notamment sur une page du *Journal* dans laquelle Saint-Denys-Garneau affirme «que le bonheur est dangereux, et toute puissance, et toute ivresse! Il faut par une longue discipline de soumission et d'amour avoir été rendu maître de soi pour résister au danger du bonheur (...) Apprends à jeter ta joie même humaine sur Dieu et dépense tout cela à t'en rapprocher».

Ainsi, pour Lemoyne, Saint-Denys-Garneau est mort victime de cette hérédité psychologique canadienne-française qui le rendit inapte à la vie, incapable d'aimer et de s'insérer harmonieusement dans le réel. D'où, selon lui, cette culpabilité névrotique, cette aliénation qui allait peu à peu le réduire au silence. Voilà quelqu'un qui avait tout pour être heureux, semble dire Lemoyne: il était beau, intelligent, doué, et malgré cela il a sombré dans une

solitude et un désespoir injustifiables, irrémédiables. Lemoyne laisse même entendre que les amis de Saint-Denys-Garneau, dont il était, ont tout fait pour le sauver, le guérir: «Lorsque nous comprîmes que le dénouement relevait d'une technique psychologique et non d'une ascèse religieuse, il repoussa nos avis, jugeant insuffisant le point de vue maladie, comme il l'a écrit, et montrant par là à quel point sa conscience avait été conditionnée». Là se situe le scandale pour Lemoyne: qu'un être se refuse à la vie et au bonheur au nom d'une exigence plus haute. Et l'essayiste de conclure: «On ne peut tolérer que personne, au nom de qui ou quoi que ce soit, puisse être refoulé au désert comme un Saint-Denys-Garneau afin de se dépasser et de s'accomplir».

Eh bien, moi non plus, je ne peux pas parler de Saint-Denys-Garneau sans colère, mais pour des raisons complètement opposées à celles de Lemoyne. Ceux qui ont tué Saint-Denys-Garneau, pour reprendre cette image elle-même issue du discours moral que Lemoyne condamne, ce ne sont pas ceux qui l'ont empêché de vivre mais ceux qui l'ont empêché de mourir. Ceux qui l'ont empêché de vivre cette mort qui était intimement liée non seulement à son œuvre mais aussi à sa quête spirituelle (comment les dissocier puisque ici, comme chez Kafka, toutes deux, tour à tour, se nourrissent du sacrifice de l'autre?). Pour bien comprendre Saint-Denys-Garneau il faut inverser les données du problème tel que conçu par Lemoyne et corriger ainsi l'énorme lacune de son analyse psycho-sociologique: Saint-Denys-Garneau, écrivain, obéissait à d'autres lois que celles prescrites par la raison ou la sagesse à laquelle Lemoyne se réfère et qui viseraient au développement harmonieux de l'in-

dividu (j'ajouterais même: de l'individu moyen). Saint-Denys-Garneau a été contraint au désert pour avoir choisi, contre le royaume des certitudes, l'espace même de l'œuvre. Son refus du bonheur ne procède pas d'une quelconque impuissance atavique mais du désespoir. Non pas ce désespoir issu de l'échec, qui est la pâture des esprits médiocres, mais plutôt le désespoir vécu comme la seule fidélité possible à une vérité qui se dérobe sans cesse. Il faut relire *Le diable pour ma damnation* pour constater, une fois de plus, ce que tous les guérisseurs d'âme ne sauront jamais, à savoir, comme le dit René Char, que «la lucidité est la blessure la plus proche du soleil». Certes, s'entêter à croire que «le voile sera peut-être levé dans un instant, et pour toujours» relève de la folie. Mais cette folie, comme celle de *Igitur*, est une «folie utile», car en elle s'instaure ce commerce insensé avec l'absolu, ce «mensonge exploré de l'infini» (Mallarmé) sans lequel il n'est point de conscience. Libre aux humanistes pour qui ce commerce n'est possible qu'à la lumière des bougies (ici, des lampions) de condamner une telle entreprise. De tout temps les «aveugles» aiment corriger les «somnambules».

Affirmer que Saint-Denys-Garneau se sent coupable d'être heureux manifeste une incompréhension totale de la démarche du poète. Ce dernier ne demanderait pas mieux, comme le lui souhaite Lemoyne, et je cite à nouveau ce dernier, «de recevoir de la vie une portion libérale et exquise, bien partagée entre l'amour, l'art et la pensée». Seulement Saint-Denys-Garneau sait que les choses ne se passent pas comme cela et s'il résiste «au danger du bonheur», c'est que l'expérience de la mort est inscrite au cœur même de «l'amour, l'art et la pensée», triple expression d'une

même réalité indivisible. Si «la poésie jamais ne cesse de nous jeter passionnément hors de nous en de grands élans où la mort n'est plus le contraire de la vie» (Bataille), on comprend que Saint-Denys-Garneau fasse figure de «mauvais pauvre», qu'il refuse cette «portion libérale et exquise» que lui tendent généreusement les riches:

Alors, qu'est-ce qu'on va faire de lui? C'est la question, c'est le problème. Vous, les riches, qu'allez-vous en faire, de ce pauvre irréparable, qui, par en plus, est étranger et, par en plus, est imposteur? Et lui-même se le demande, qu'est-ce qu'on peut faire à son sujet? Impossible de le garder avec vous bien longtemps, même avec la meilleure volonté. (...) Eh! bien, mon Dieu, disent les riches, qu'il s'en aille. Ce qui est certain, c'est qu'il ne peut rester. Nous ne pouvons rien lui valoir de terrestre. (...) Et, comme dit le pauvre, ils ont raison, parfaitement. Il faut que je m'en aille.

C'est ce mauvais pauvre qu'on a voulu sauver, ce malade qu'on a voulu guérir, ce mort qu'on a voulu ressusciter. Sans doute parce que lui-même, au plus fort de sa détresse, le demandait, mais surtout parce qu'un tel «manque d'être» menace ceux qui, par grâce ou lâcheté, ignorent de quelle nuit le jour se nourrit. Lemoyne cite évidemment ce poème dans lequel Saint-Denys-Garneau désigne ses assassins, *C'est eux qui m'ont tué*, mais il en retranche curieusement les deux derniers vers:

*Ah! dans quel désert faut-il qu'on s'en aille
Pour mourir de soi-même tranquillement.*

Ce droit à la mort, Saint-Denys-Garneau le réclame dans trop de poèmes pour qu'on y voie une simple figure de rhétorique ou une sorte de lyrisme complaisant:

*Je m'en vais, je m'en vais et je me vois partir
Vertigineusement, dans un abîme blême!*

*Oh! ce n'est rien, non, rien: j'aurais besoin qu'on m'aime
Ou bien j'aurais besoin qu'on me laisse mourir!*

Ce double désir apparemment contradictoire, on pourrait, sans solliciter le texte, le formuler ainsi: la meilleure façon d'aimer les poètes, c'est de les laisser mourir. A trop vouloir les sauver, on les perd à nouveau, et cette fois irrémédiablement, en les détournant de ce danger qui est précisément leur seule chance de salut. L'amitié ne peut que s'incliner devant cette solitude, quelles qu'en soient les origines socio-culturelles, au risque de trahir l'intimité de cet acte par lequel le poète choisit l'aliénation dont il est victime. Aurait-on idée, par exemple, de reprocher à Kafka ou Van Gogh leur trop faible appétit de bonheur et de soutenir du même souffle que leur œuvre ne doit rien à cette «faute»? Ou bien encore tenter de réduire les difficultés propres à une œuvre aux seuls interdits qui pèsent sur l'auteur? Non, car l'œuvre, qui est d'abord consentement à la dépossession, se fait à partir de tout ou de rien, les circonstances (ce qui est perdu ou quitté) n'expliquant que la couleur de l'encre. N'en déplaise à Saint-Exupéry et à Lemoyne, il n'y a de Mozart assassiné que par de mauvais musiciens. De deux choses l'une: ou Saint-Denys-Garneau a fait une œuvre et alors la condition québécoise en fut à la fois l'obstacle et le tremplin, ou il n'a pas fait d'œuvre et alors de quoi parlons-nous? Si Lemoyne veut déplorer l'échec humain de Saint-Denys-Garneau, c'est son droit. Mais si il y a un échec poétique de Saint-Denys-Garneau, de grâce qu'on garde à cet échec toute sa pureté, qu'on n'en diminue pas l'enjeu! Bref, je crois que le discours de Lemoyne est une parfaite illustration de la peur de l'écriture lorsque celle-ci se fait négation de tout ordre

ou équilibre dont la mort ne soit pas la source et le terme.

Bien sûr, on m'objectera que les amis du poète ont bien accueilli *Regards et jeux dans l'espace* et que ce sont encore eux qui célébrèrent, en 1949, ce qu'on croyait être les poésies complètes du disparu. L'amitié a peut-être perçu la portée de cette œuvre, mais si j'en juge par l'interprétation de Lemoyne, je crains fort que le zèle apporté au culte du poète incompris ne procédât précisément d'une volonté d'exorcisme: à la violence d'une interrogation qui n'épargne ni Dieu ni le langage on s'empresse de répondre par le discours compréhensif et paternel de ce bon vieil humanisme dans lequel Saint-Denys-Garneau n'en finissait pas de se débattre. Dès lors la figure tourmentée du poète occulte le tourment de l'œuvre. Gilles Marcotte, en 1969, résume assez bien cette impression qu'on n'a pas encore lu Saint-Denys-Garneau: «Le drame de l'homme ne recouvre pas tout le drame du poète; et l'aventure poétique, l'aventure de langage, n'est pas réductible entièrement aux données psycho-sociologiques. La société a peut-être tué l'homme, selon la problématique adoptée par Jean Lemoyne; mais, en poésie, Saint-Denys-Garneau joue le double rôle d'agresseur et de victime, dans la mesure où il heurte de front l'ordre établi du langage. On n'a pas dit l'essentiel, sur le poète Saint-Denys-Garneau, tant qu'on n'a pas mesuré l'impact d'un langage ouvert sur le langage de l'habitude, et sur l'écrivain qui crée ce langage ouvert». En effet, Saint-Denys-Garneau, contrairement à ses prédécesseurs, ne vise ni à une représentation du réel ni à une transposition poétique du vécu, car le réel et le vécu, ici, se confondent au langage lui-même:

Le mot n'est plus une chose vide, dont on se sert, qu'on emplit à mesure, à sa mesure. Le monde des mots est une région au-dessus comme du monde, où le monde est assumé dans l'intelligible. Le mot contient toute une culture, toute une réflexion. Il n'est pas à lui seul une connaissance, mais le signe d'une connaissance. D'où sa terrible exigence. On n'est pas en face d'un mot comme d'un simple instrument d'expression, de désignation matérielle. Mais en face d'un dieu qui sait ce que nous ne savons pas.

Ainsi le poète n'est pas celui qui choisirait de quitter le monde au profit d'un ailleurs. Il est, au contraire, déjà exclu du monde puisque livré au langage perçu comme l'origine même de l'être. Ceci m'apparaît capital pour bien comprendre Saint-Denys-Garneau. Lorsqu'il écrit, dans une lettre à un ami, qu'il «ne peut penser qu'en écrivant», il définit du même coup, pourrait-on dire, la trajectoire naturelle de son regard qui va de l'art au monde et non du monde à l'art:

Ces jours-ci, la réalité extérieure m'est moins radicalement étrangère. J'y communique et de temps en temps avec une certaine joie, presque (quoique si mince) plénitude. Et cela toujours par ce mode poétique. De sorte que je crois qu'il est normal pour moi, que c'est ma voie pour aller aux choses. Une certaine exigence de la forme qui est mon tempérament artistique. Mais quand je considère la vie des autres, celle de n'importe qui, comme elle est pleine de réalité en comparaison de la mienne! Comme tous ces gens ont une emprise constante sur la réalité, sont habités d'une abondance qui leur permet d'y correspondre constamment!

On comprend dès lors qu'il soit radicalement étranger à cet autre regard, à ce regard des autres qui, au mieux, ne peut aller que du monde à l'art. Le malentendu qui existe, me semble-t-il, entre Saint-Denys-Garneau et ses amis cultivés, malentendu évi-

dent à la lecture de la *Correspondance* et du *Journal*, réside dans ce point de vue complètement différent: on ne comprend pas Saint-Denys-Garneau parce qu'on l'imagine peignant ou écrivant à partir d'une réalité qui lui serait donnée et qu'il transformerait à son gré alors qu'il tente désespérément de réintégrer la réalité par la peinture et l'écriture. On lui reproche de s'éloigner alors qu'il essaie de s'approcher. Ni l'amitié ni les subterfuges religieux ou autres n'ont pu rompre cette solitude essentielle qui condamne le poète à ce que Blanchot appelle «l'intimité errante du dehors». Si, comme Saint-Denys-Garneau le reconnaît, «ma solitude n'a pas été bonne», c'est qu'elle n'a rien à voir avec cette autre solitude qui permet de mieux voir et mieux dire ce dont on s'éloigne, qui favorise une plus grande maîtrise de ce dont on s'est dessaisi. Il s'agit d'une solitude antérieure à ce dont le poète semble s'écarter, car tout regard qui tend vers l'origine de l'être, en un sens, y est déjà: il n'a donc pas à abolir le monde pour le perdre. Mais comme cette pensée d'un retour antérieur au départ est insupportable, le poète a recours à la métaphore d'une décision en vertu de laquelle il se serait détourné de la lumière du jour:

On a décidé de lâcher la nuit sur la terre

Quand on sait ce que c'est

Et de prendre sa faction solitaire

Pour une étoile

encore qui n'est pas sûre

Qui sera peut-être une étoile filante

Ou bien le faux éclair d'une illusion

Dans la caverne que creusent en nous

Nos avides prunelles.

Quel que soit le «point de départ» du poète (sentiment de n'être pas encore né ou d'être presque

mort), une chose est certaine, c'est que sa quête tourne vite à l'errance: «Dans ma main, le bout cassé de tous les chemins», écrit-il. Où va-t-il? D'où vient-il? Aucune religion ou philosophie ne peut désormais jalonner sa course. Il est bel et bien prisonnier de cet espace et de ce temps où les mots refusent de signifier, pur mouvement, mouvement aveugle vers ce silence qui les nourrit et les épuise. Tout refuge lui est interdit, y compris et surtout cette notion de vie intérieure chère à tous ceux, chers propriétaires, qui entrent en eux et en sortent à heures fixes, par des portes plus ou moins étroites. On semble lui dire: «ressaisis-toi, trouve en toi-même, en ta culture, la force de...». Conseils inutiles, cruelle sollicitude. L'introspection n'est plus possible dès que la pensée s'éveille:

*Maintenant mon être en éveil
Est comme déroulé sur une grande étendue
Sans plus de refuge au sein de soi
Contre le mortel frisson des vents
Et mon cœur charnel est ouvert comme une plaie
D'où s'échappe aux torrents du désir
Mon sang distribué aux quatre points cardinaux.*

Cette mort n'a rien de métaphorique. Celui qui veut voir, parler, doit d'abord mourir. Mourir à soi-même, et c'est l'espace dévasté de cette belle intelligence qui œuvrait jusqu'alors à l'élaboration d'un pouvoir personnel de plus en plus grand. Saint-Denys-Garneau a beau lire, réfléchir, discuter, analyser, rien n'y fait, tout aboutit à ce manque d'être qu'il constate et se reproche, à cette ouverture béante qui se produit lorsque l'être manque. Mourir à soi-même, mourir au langage. Et voici que «les mots de la tribu» sous sa plume perdent tout prestige et n'ont d'autre pouvoir que de dire cette loi implacable en vertu de laquelle le

silence reprend ses droits, «(...) silence strident comme une note unique / qui annihile le monde entier». Celui qui veut voir, parler, doit d'abord mourir: eh bien! que voit-il, que dit-il lorsqu'il a lâché le silence et la nuit sur lui-même et sur toute chose? Rien, que ce vide qui projette et retient toutes les figures du possible:

Figures balancées

Aux confins du visible et qui surgissez

En un jeu de vous voiler et dévoiler

Vous venez mourir ici sur le bord

d'un sourire imaginaire

Et nous envelopper dans la chaleur de votre

gravité

Balancement entre l'apparence et l'adieu

Vous nous quittez et vos yeux n'auront pas regardé

Mais nous serons tombés dedans comme dans la nuit.

On comprend alors que le poète soit tenté de rebrousser chemin et qu'il juge sévèrement cette expérience qui le laisse profondément désœuvré, sans parole et sans regard. Cela avait commencé comme un jeu, sous la dictée d'un enfant qui lui promettait le paradis pourvu qu'il lui sacrifiât le monde: «Nous croyions découvrir le monde nouveau à la lumière de ses yeux, nous avons cru qu'il allait nous ramener au paradis perdu. Mais maintenant enterrons-le». On sait que Saint-Denys-Garneau mettra beaucoup de temps à enterrer cet enfant et qu'il n'y parviendra jamais. Je range parmi ces enterrements infructueux toutes ces pages où il décide de se prendre en main sous la direction d'écrivains, de penseurs et d'amis plus sages, plus éclairés, qui jouissent de la possession tranquille ou inquiète de la vérité. A ranger aussi parmi ces enterrements, la nostalgie de cet «art spiritualiste» riche de vérités éternelles que Saint-Denys-

Garneau oppose à l'art contemporain livré au plus profond désarroi. Saint-Denys-Garneau, à l'instar d'Hölderlin, a d'abord cru qu'il était encore possible de voir sa parole cautionnée par les dieux. Son expérience spirituelle allait décevoir cette attente et l'amener, après maintes réticences, à reconnaître que Dieu n'est visible que dans sa mort. Autrement dit, lorsque Dieu se détourne de l'homme, celui-ci n'a plus le choix: s'il veut s'approcher de Dieu, lui rester fidèle, il doit à son tour s'en détourner. Comme l'écrit Hölderlin: «Dans un tel moment où l'homme s'oublie et oublie Dieu, il se retourne comme un traître, quoique d'une manière sainte». Il serait alors ce Judas auquel Saint-Denys-Garneau semble s'identifier:

Il pourrait y avoir un Judas (non celui de l'Évangile dont le caractère, je crois, exclut d'une façon assez définie une interprétation dans ce sens, mais un autre. Il y en a tant!) qui serait un idolâtre du Christ, c'est-à-dire qui l'adore sans se donner à lui par renoncement complet, et qui incapable de se donner à lui autrement que par le renoncement, d'être quelque chose à Lui, de souffrir Sa douleur, d'avoir un peu de Sa douleur, d'être un peu de Sa douleur, le livrerait pour avoir enfin part à Sa vie, pour s'engager à Sa mort, en ressentir une douleur plus absolue parce que c'est lui qui en est cause, et peut-être participer à cette mort éternellement par le châtement.

Voici donc une œuvre essentiellement moderne en ce qu'elle traduit l'impossibilité même de l'œuvre lorsque celle-ci, pour reprendre l'expression de Blanchot, «est en souci de son origine». Poésie qui ne célèbre ni les dieux ni les hommes, poésie qui renonce au chant au profit d'une parole neutre, impersonnelle, qui ne dit plus que le désir de s'effacer dans le premier et le dernier mot, ce mot qui nous permettrait de tout dire,

de tout voir, mais qu'on ne peut prononcer qu'en se taisant. De Nelligan à Saint-Denys-Garneau ou le passage de la métaphore à l'innommable. Le premier aspirait à écrire, le second à mourir. J'entends par là que Nelligan, qui fut le premier dans notre littérature à consentir à la fascination de l'imaginaire, a vécu cet imaginaire comme le dédoublement stylisé du monde. Sa parole reconstitue, à son insu, le monde dont il s'écarte: elle en est l'expression idéalisée, tout comme le reflet d'une chose transforme celle-ci en une réalité apparemment autre. Nelligan se situe dans une zone intermédiaire entre les mots et les choses et désespère de n'être totalement ni dans les unes ni dans les autres. Sa poésie est une mort inachevée alors que celle de Saint-Denys-Garneau est l'accomplissement de la mort. Il n'y a chez Saint-Denys-Garneau aucune fascination de l'image. Au contraire, c'est l'absence de toute image qui le sollicite, ce mouvement irréversible en vertu duquel l'image cesse de représenter les choses, en accélère la dissolution et nous les restitue dans le présent absolu de leur apparition. D'où la différence essentielle entre l'aliénation des deux poètes: si «je est un autre», le regard de Nelligan manifeste la persistance douloureuse du je dans l'autre alors que celui de Saint-Denys-Garneau est plutôt «ce regard sans paupières» dont parle Hofmannsthal, regard aveugle fixé sur la source même du visible.

*

A vingt-six-ans, Saint-Denys-Garneau cesse pratiquement d'écrire. Il se retire à la campagne et y meurt en 1943, à l'âge de trente-et-un ans. On ne peut s'empêcher de penser à Rimbaud, à Nietzsche, à

Hölderlin, bref à tous ces silences que nous jugeons prématurés ou injustifiables, qu'ils soient ou non signés peut-être trompeusement par la folie. Libre à chacun d'interroger à sa manière de tels échecs! Mais qu'est-ce qu'un échec issu de l'œuvre sinon la fidélité à l'œuvre et son accomplissement? Aucun gémissent ne pourra jamais retenir Orphée: «O puissiez-vous comprendre qu'il lui faut disparaître!» (Rilke).

Qui était Saint-Denys-Garneau? Peut-être cet homme dont il nous a laissé l'esquisse suivante:

Il avance bon train du pas appuyé de ceux qui ont pris une résolution désespérée. Sous le front un peu fuyant, le regard est obstinément droit devant soi, sur l'espace d'air vide qui le précède; un regard qui ne voit pas. Il avance sur une ligne droite, c'est-à-dire une ligne abstraite, selon une impulsion initiale. Le moindre fait imprévu désempare ces gens qui ne réussissent à se tenir debout que dans un équilibre prévu; au moindre choc, à la moindre déviation inattendue, ils perdent pied. Comme il entre, la poignée de la porte accroche son manteau au passage. Le voilà obligé de s'arrêter. Ses traits se brouillent; sa bouche entrouverte pend davantage, il promène autour de lui son regard qui ne voit pas. Il essaye de décrocher son manteau sans s'arrêter. Impossible. Sans se retourner, il revient sur ses pas, prend un air agacé, décroche son manteau. Il esquisse un sourire auquel il veut faire exprimer de l'indifférence, mais qui semble demander pardon. Puis il entre, comme tâchant à rejoindre la ligne quittée, à rattraper le rythme qui le portait. Il enfonce la tête dans les épaules pour sentir comme un appui son col contre son cou.

Et voici que Saint-Denys-Garneau rejoint en moi cette petite troupe de somnambules qui, de Kirilov à K., réinventent «l'équilibre impondérable» du jour et de la nuit.